

Assurer la perméabilité à l'individuel
Liberté et gestion autonome
en tant que conditions d'évolution vers une culture renouvelée
Friedrich Platzer (1962-2011)
(Résumé de Christoph Srawe)

Le 18 octobre est décédé notre cher ami et collègue, Friedrich Platzer, après une longue maladie cancéreuse, à l'âge de 49 ans. Vous trouverez un adieu dans lequel nous honorons sa mémoire, à la page 29 de ce numéro.

Friedrich Platzer était un être qui, comme peu d'autres, comprenait comment mettre en œuvre la Dreigliederung sociale dans ses aspects pratiques et ses dimensions spirituelles. Sa pratique de multiples conseils l'y aidait à trouver le ton juste qui émouvait ses auditeurs. Ses conférences sont inoubliables lors des séminaires et cours d'études d'évolution sociale dans ces dernières années. Le texte qui suit est tiré d'une conférence, par laquelle Friedrich Platzer inaugura la semaine d'introduction au cours d'évolution sociale, le 8 février 2010. Même si « l'aura » des mots prononcés ne peut pas être restituée ici, les idées abordées, en traits ramassés, peuvent, quand bien même sous cette forme, illuminer et inciter la lectrice ou le lecteur et porter témoignage de l'énergie spirituelle de notre cher défunt.

Qu'est-ce que la vie de l'esprit ?

En préparation à une réponse à cette question, il peut être sensé de méditer quelques instants sur le concept de « porter en soi ». Rudolf Steiner appelle, en effet, la vie de l'esprit : « une réalité qui se porte d'elle-même ».

La question de la libre vie de l'esprit apparut avec la sortie de l'individu hors de la communauté, dans lequel il s'intégrait autrefois tout naturellement. De cette « individualisation [individuation] », chacun de nous en connaît beaucoup d'exemples symptomatiques. Il s'agit d'un mouvement, par lequel la relation de l'individu et de la communauté est pour ainsi dire retournée de part en part. Aucun cheminement ne tient pas compte de la revendication de majorité de l'individu. On peut là se rendre clairement compte, qu'aucun contemporain ne dirait sérieusement de lui, qu'en principe, il n'est pas apte à juger. La majorité du jugement fait partie prenante de notre compréhension de soi, en tout cas dans certains cas, nous pouvons juste admettre de ne pas percevoir à jour quelque chose. Nous nous trouvons aujourd'hui, en tant qu'individu, au centre. Une certaine culmination de cette évolution, fut atteinte avec la formulation de la déclaration des droits de l'homme de l'ONU en 1948. Les droits de l'homme sont à considérer comme des droits individuels qui, en tant que tels, ne sont pas garantis par la communauté, mais sont des droits revenant aux individus en tant qu'êtres humains.

Par une telle tournure de « vif-esprit » [Sickerwitz], comme on l'appelle, ce n'est qu'après un certain temps que cela devient clair. De même pour notre sujet, pour lequel ce n'est que lentement qu'on sera au clair sur ses conséquences. Dès 1898, Rudolf Steiner formula la loi sociologique fondamentale, par laquelle l'individu aujourd'hui se retrouve au centre de la société — le centre du sens de la communauté c'est l'individu.

Les droits de l'homme, en tant que droits individuels, sont en même temps des droits universels. Là-dessus, certes, il y a toujours débat, mais en faisant de moins en moins un affrontement pour ou contre. La validité des droits de l'homme se trouve au-dessus de l'opinion individuelle, et aussi au-dessus de l'opinion démocratique de la majorité.

Plus les conséquences en pénètrent la conscience générale, plus la société se voit confronter avec ce qui est incalculable. L'être humain, en tant qu'être « non déterminé » de la nature (Arnold Gehlen), peut faire naître les productions les plus hautes, mais il peut aussi pleinement être défaillant. Les forces de l'intellect, devenues libres en lui, peuvent agir comme des forces égoïstes, qui le détachent de la communauté.

Johann Caspar Schmidt, alias Max Stirner, publia en 1844, à Berlin, son oeuvre ; « *L'unique et sa propriété* ». Il passe pour un précurseur de l'anarchisme, et l'introduction de son livre, qui porte comme titre : « *J'ai posé ma cause sur le néant* », s'achève par cette phrase : « *Pour moi, il n'y a rien au-dessus de moi* ».

Le Je se pose donc sur lui-même. C'est à la fois attractif et « dynamitant » : à savoir un danger pour la communauté. C'est pourquoi des responsables de communauté développent une méfiance qui

n'est pas incompréhensible à l'égard de ces êtres dangereux. Si la liberté c'est l'arbitraire ou l'illusion, alors il est clair qu'à l'être concerné par la déclaration : « *Pour moi, il n'y a rien au-dessus de moi* », des limites doivent être posées, de sorte que son initiative soit refoulée dans le privé.

Nous sommes donc au point où l'être humain est sorti de la totalité. Mais nous voyons en même temps qu'à partir de cet être devenu autonome, quelque chose commence à affluer en retour dans l'organisme social. C'est exactement ce que nous comprenons comme la « libre vie de l'esprit ». L'individu commence à devenir une source qui nourrit la totalité sociale. Sa sortie en était donc même carrément le préalable.

Rudolf Steiner parle de vie de l'esprit comme de tout ce qui jaillit de l'individualité humaine personnelle, et qui doit affluer dans l'organisme social, à partir des dons spirituels ou physiques de l'individualité humaine personnelle (*Points essentiels*, GA 23/1976/p.63).

Ici l'on peut — et il le faut — être au clair qu'il s'agit d'un concept vaste de la vie de l'esprit qui est esquissé. La dotation en dons, conformes à l'espèce, de l'être humain est certes vraiment parcimonieuse : respirer, téter, crier, saisir... Tout le reste est déjà le résultat d'efforts individuels dans l'acquisition de la station droite, de la marche, de la parole et du penser, et forme, en tant que tel, la source dite. Mais il s'agit bien entendu pour nous de savoir comment la vie de l'esprit peut prospérer dans le social et de ce que vivent des êtres humains dans leur collaboration, tout le reste serait simplement du domaine privé et donc une partie non constitutive de la vie de l'esprit dans l'organisme social.

À partir des sources individuelles affluent donc des facultés et des impulsions dans l'organisme social. Comment caractériser plus en détail ce processus, quant à son contenu ? Rudolf Steiner espère qu'une sensibilité puisse naître pour cela et que ce contenu de la vie de l'esprit ait à faire avec ce qui existe de plus profond en l'entité humaine. Nous sommes ici actifs dans un domaine avec lequel nous sommes particulièrement et intimement reliés au plus profond de nous : « Dans la vie de l'esprit règne une réalité qui va bien au-delà de la vie extérieure matérielle, et qui porte son contenu en elle-même. » (GA 23/1976/p.82)

La vie de l'esprit n'est donc pas un « ornement luxueux de la vie pratique », mais elle est directement liée à la réalisation de notre dignité d'homme. Cela vaut de développer cette sensibilité de sorte que, là où dans cette vie de l'esprit nous sommes actifs, nous ne nous retrouvions pas non-pratiques et « à-côté », mais bien au beau milieu de la vie humaine. Ici « règne... une réalité, qui porte en elle-même son contenu ». Comment un organisme social doit-il donc être conditionné, afin qu'une telle sensibilité puisse s'installer, afin qu'elle afflue et l'individu puisse librement se développer ainsi que sa dignité humaine ?

Ce qui est à l'arrière-plan pour la « perméabilité à l'individuel », c'est la qualité de l'esprit en tant que réalité se portant elle-même et se mettant elle-même au monde. Il en résulte donc l'exigence que cette vie de l'esprit devrait se fonder totalement sur des impulsions personnelles et pouvoir se développer et se gérer elle-même librement. Ce n'est qu'ensuite, que ce contenu peut développer, en les enthousiasmant, les énergies correspondantes. Art, science et religion et ce qui dépend d'eux, nécessitent donc une position autonome de ce genre. Sinon ils seront influencés par des qualités qui ne sont pas nourries de leur forme propre. C'est la raison plus profonde pour que la liberté soit le principe d'organisation de base dans ce domaine. Et certes, non pas une liberté qui soit apportée comme une revendication venant de l'extérieur, mais en tant qu'expression d'une sphère de réalité, qui a une existence en elle-même. Cela veut dire la réalisation de notre dignité humaine.

Les grands courants d'aptitudes et d'impulsions

À partir de la source de productivité spirituelle de l'individu affluent trois courants principaux. Pour l'un, un courant qui se tourne sur lui-même, à savoir sur des capacités et des impulsions. Il agit dans la formation, la science, l'art et la religion.

Un autre courant d'aptitudes et d'impulsions se dirige sur la vie juridique, il s'écoule dans le monde de l'établissement des accords mutuels pour y déployer son activité. Cette vie de l'esprit provoque le développement de la compréhension du droit, par exemple les droits de l'homme. Un autre

champ d'action de ce courant se trouve à la base de la collaboration contractuelle. Nous ne parlons pas sans raison de l'esprit et de la lettre d'un contrat. L'esprit c'est ce qui est voulu en commun, et tout particulièrement aussi, il faut une « vie de l'esprit » avec laquelle rendre justice au cas particulier, en découvrant le jugement adapté, par exemple dans le droit pénal.

Un troisième grand courant d'aptitudes et d'impulsions se met au service de la vie économique. Celui-ci agit sur divers plans : **1.** au plus immédiat, il agit dans la formation pratique de facultés et de savoir-faire. **2.** Le second domaine englobe tout ce qu'est innovation, technique et organisation du travail et autres. Ici l'activité spirituelle est engagée dans le concret. **3.** Un autre domaine se dérobe plus dans la pratique et a à faire avec le travail. La question du travail est une question qui relève de la vie de l'esprit. Car où donc vais-je chercher mon instigation à travailler ? Le profit économique peut être un motif, mais on ne répond pas véritablement ainsi à la question du sens. Pour quoi deviens-je actif ? C'est-à-dire comment construis-je un motif autonome à partir du discernement au sein d'un besoin des autres hommes ? Comment arrivé-je, dans la vie économique fondée sur la répartition du travail, donc dans mon activité spécialisée, à une position satisfaisante dans la totalité ? Comment puis-je pleinement éprouver intérieurement mon rattachement à cette totalité pour pouvoir d'autant plus y collaborer consciemment ? Dans les « *Points essentiels de la question sociale* », il est recommandé par exemple de mener des discussions durant le temps de travail par le truchement desquelles une telle compréhension du travail puisse naître. Finalement **4.** Comment parvient-on à ce que le capital se trouve à la disposition des capacités entrepreneuriales et puisse ainsi garantir une utilisation profitable. Quand-est-ce que le capital doit-il cependant être transféré en d'autres mains, parce que les conditions ont changé ?

Subsistance, renouvellement, fondation de sens

On pourra être rendus attentifs à la manière dont la vie spirituelle déploie différentes activités. **1.** Elle agit en pourvoyant la subsistance au sens productif, lorsqu'elle est active dans le travail corporel. À la vérité, elle n'y agit pas librement, mais en s'adaptant strictement aux conditions concrètes. **2.** Elle développe une activité « constructrice », renouvelante, lorsqu'elle s'active dans l'évolution économique, en tant que rationalisation, savoir-faire, gestion du savoir, etc. **3.** L'activité de la vie de l'esprit est fondatrice du sens, là où elle se tourne sur elle-même.

Ces trois activités ne sont pas complètement délimitées néanmoins, pour chacune le lieu se laisse révéler dans sa disposition.

Quels sont à présent les conditions d'évolution pour ces courants ?

Conditions d'évolution sociales individuelles et sociales de la vie de l'esprit

a) Conditions individuelles

Est-ce qu'une sorte de figure fondamentale d'action individuellement libre se laisse esquisser ?

C'est-à-dire, puis-je trouver pour moi une fondation assurée de ma liberté, ou bien celle-ci reste-t-elle une simple opinion ou un simple postulat ? Cette fondation est à assurer dans l'observation de sa propre conscience et de son penser. Je dois accueillir dans ma conscience les énergies d'âme du penser. Ce n'est que par une action consciente que je peux espérer découvrir la figure de base.

C'est-à-dire, je porte mon regard sur l'énergie d'âme, qui peut percer à jour un motif.

Dans l'auto-observation, je découvre deux caractéristiques : le penser est entièrement mon activité. Il n'existe pas sans moi, et il est complètement dépendant de sa mise en activation par moi. Je suis si bien cette activité totale que j'oublie même qu'il en est ainsi, et que pour parler comme Rudolf Steiner, c'est l'élément inobservé de la vie ordinaire de l'âme. Le second côté, c'est que je comprends immédiatement ce que je pense, — c'est quelque chose qui est clair en soi. Cela se laisse observer encore par des « je l'avais bien dit ». Au moment de la cognition, c'est clair en soi et en étant porté en soi. Je mets absolument cela en activité, mais en même temps cela me dépasse et cela a en soi une existence. Cela a un contenu qui se porte soi-même. Dans ce moment, au cœur du penser, que nous pouvons appeler compréhension ou intuition, deux choses coïncident simultanément ; je suis tout individu et tout univers.

Cela peut devenir un pivot intérieur, où je remarque que je peux y trouver en moi-même le point de liberté, ou je suis totalement Je et le contenu de ma conscience, qui se porte totalement en soi. Je peux en retirer une certitude intérieure. Je peux trouver en moi la fondation de la liberté.

L'autre question, c'est à présent celle du comment se réalise une liberté en moi : quelles sont les conditions de la réalisation de mon intuition ? Je voudrais donner ici une brève indication au sujet des qualités déterminées.

Lorsque avec notre conscience journalière nous nous trouvons dans la vie, cette vie se confond d'abord avec la routine. Je ne me pose pas de question sur mes actions. Cela a aussi sa justification, sinon je devrais nécessairement chaque jour redécouvrir le brossage des dents.

Mais de telles actions à partir de la routine ne sont pas libres. La liberté n'est possible que sur la base de quelque chose que je voudrais désigner par le terme de « césure d'éveil », mais pour lequel on peut aussi trouver de nombreuses autres formulations, — présence d'esprit, éveil et autres. Il y a là le sentiment d'une divergence, qui m'empêche de réagir sans me poser de question et par routine. Je peux aussi passer par-dessus et continuer de faire — mais je peux aussi produire deux choses après avoir fait attention : au début, me retenir activement sur ce dont je disposais, à partir du passé, comme sympathies et antipathies, jugements, opinions et routines ; C'est-à-dire que je dois retenir ce qui, autrement, se serait déroulé de soi. Ce vide qui apparaît ainsi, je le remplis d'une perception exacte : qu'est-ce qui se présente donc là devant moi ? Cet aspect de « se retenir » signifie : ne prendre d'abord connaissance et ne reconnaître que ce qui est là. La possibilité d'adopter une telle attitude, est en effet le fruit de la manière de procéder dans les sciences naturelles. Je demande à présent : puis-je réellement percer à jour et comprendre ce qui se révèle là ?

À ce moment surgit quelque chose d'intéressant. Je me trouve devant l'alternative de rechercher les réponses par une réflexion « sur » la situation ou bien de m'adonner à ce qui se présente en intensifiant l'observation. Si je fais cela, je ne vois plus la situation en tant qu'observateur sur la chose, mais je me mets à entretenir un dialogue avec elle, et certes un entretien sensible. Je développe une écoute de ce qui s'exprime dans un sens plus profond dans la situation. Je reçois une « sensation claire » de la dynamique de la chose, ses forces d'évolution et de vie, vers ce qui veut s'exprimer d'elle... Je dois me maintenir assez distant de la situation de sorte qu'elle puisse elle-même parler, tout en restant en même temps assez proche d'elle, de sorte que je forme une totalité avec elle...

Rudolf Steiner a forgé cette phrase dans « *La philosophie de la Liberté* » : on doit faire face à l'idée en l'éprouvant, sinon on tombe sous sa servitude. Ici aussi on parle de distance — « faire face ou s'opposer » — qui engendre aussi une proximité par la sensibilité — « faire face en l'éprouvant ». Je m'embarque avec ma sensibilité dans la situation, je m'évertue intérieurement de manière à saisir sa dynamique évolutive.

Ici je remarque qu'avec cela, je n'ai toujours pas la réponse à la question de ce que je dois faire. Je dois à présent laisser échapper, donner librement de l'espace. Ce relâchement n'est aucunement inactif ; aucunement passif, mais c'est une activité supérieure. Il s'agit de la construction d'un espace intérieur d'attention de l'amour... Je ne peux pas obtenir de force, de moi-même, l'intuition morale proprement dite, mais je peux la préparer, former pour elle quelque chose comme une coupe intérieure. On ne doit pas se représenter cela par trop « sublime », par trop élevé. Cela peut survenir sous la douche, ou bien dans le tramway. Ce qui est seulement important, c'est que je m'abandonne à la qualité d'atmosphère de la question. Que je forme en relâchant un espace d'attention, ensuite vient le moment où l'intuition peut entrer, quelque chose comme une première impulsion.

L'intuition a intérieurement le caractère d'une rencontre d'êtres. C'est une expérience d'unité, une union avec la chose, la situation, l'être humain concerné, avec le tout. C'est le point à partir duquel nous pouvons agir. C'est incontournable. Il n'y pas de simple chemin « direct » dans la manière de s'y prendre avec la liberté.

Les pas que j'ai accomplis se mettent à présent à agir dans l'action. Lorsque je conçois une idée sous cette forme, il y a ensuite toujours la question du Comment de la réalisation, vers sa forme concrète : « Ce que tu médites, médite plus son comment » (Goethe). À savoir, il faut le passage par une phase d'imagination morale. Je sais maintenant, ce qu'il faut, mais comment se laisse développer à présent le monde de la perception de manière à y parvenir ? Comment puis-je anticiper

le chemin de réalisation au point qu'il soit compatible avec la réalité, qu'il ne soit pas « retroussé dessus », afin qu'il n'en naisse aucune nuisance sociale collatérale. Il n'est pas rare que cela survienne, en effet, exactement comme le contraire, à savoir qu'une idée se volatilise en chemin dans la réalité. Il s'agit d'un échange dialogique, qui inclut la manière dont les autres réagissent et agissent, et non d'une « transposition » d'idée achevée.

b) Conditions sociales d'évolution de la vie spirituelle et le thème autogestion

Quelles sont à présent les conditions d'évolution de la vie de l'esprit dans l'organisme social ?

- 1.** Libre production de l'esprit et autogestion libre. Par la dernière des conditions sont créées les conditions sous lesquelles des idées et impulsions peuvent réellement vivre et agir. Là, on ne va pas assez loin aujourd'hui : on parle bien d'une science libre, mais la science ne doit pas seulement être libre dans ses contenus, elle doit l'être aussi dans ses méthodes. La détermination des méthodes scientifiques ne doit pas être abandonnée à un courant dominant [*Mainstream*]. Il s'agit de la question de savoir si ce qui passe dans une spécialisation en agriculture, médecine, pédagogie et autres, peut être développé à partir des contenus et méthodes propres à chaque domaine considéré.
- 2.** La liberté de l'un n'est pas possible sans celle des autres. Par conséquent la libre vie de l'esprit a nécessairement un second côté : l'acceptation par libre réceptivité. Pour aussi génial que je me considère toujours moi-même : je ne peux néanmoins jamais imposer à quelqu'un, contre sa volonté, mes productions spirituelles.
- 3.** On doit donc permettre la vie de l'esprit. Mais la permettre simplement c'est encore trop peu. Il s'agit d'un encouragement actif, d'une profession de foi active en faveur de la diversité culturelle.

Qu'est-ce qui doit se transformer dans la société de manière à agir suffisamment en faveur de ces revendications ?

- 1.** Les conditions d'encadrement juridiques doivent être améliorées. Cela signifie le choix libre des écoles et autres institutions de formation, la pleine liberté de fondation et d'organisation interne autonome. Nous avons besoin d'un droit qui corresponde à la qualité d'impulsion de la vie de l'esprit, qui n'a rien à faire avec la manie d'association ou bien l'héritage privé.
- 2.** Une autogestion par des corporations de personnes concernées et productives doit naître, à savoir non pas, en la permettant seulement, mais en la favorisant activement. Il n'est pas à examiner pourquoi la responsabilité d'ensemble pour le paysage de formation doit être abandonnée aux hommes politiques.
- 3.** Financement : ici il faut radicalement tout repenser. Les courants financiers dans la vie de l'esprit sont à diriger par l'individu, et donc dans le cas de l'école, par les parents. Avec cela d'une part, nous nous mouvons ici dans le domaine de la liberté spirituelle, d'autre part, dans le droit général : le droit à la formation, la santé, etc. Par conséquent, la communauté ne peut pas s'émanciper du financement. À cet endroit, les formes de ce financement ne peuvent être examinées en détail — il s'agit, entre autres, de système d'impôt et de bons de formation. J'ai moi-même, en tant que fondateur de l'initiative culturelle de Vienne, réalisé des expériences avec un financement public de la culture. Celui-ci était en effet le plus souvent un projet de financement — et on doit utiliser pas mal de jugeote sur la manière dont on glisse dans le projet les nécessaires coûts d'infrastructure échéants. C'est idéalement et totalement une œuvre de perméabilité. Combien cela serait plus facile, si nous financions publiquement l'infrastructure de la culture (espaces, peut-être une publicité de base et autres) — et pour le reste, laissons le domaine lui-même aux initiatives, qui, ensuite sur la libre réceptivité du public, devraient ou pourraient, selon le cas, se mettre en place.
- 4.** Reconnaissance et encouragement réel à l'autogestion d'organisations en tant que condition d'évolution. Une communauté, qui porte une impulsion, doit être menée par ceux qui la produisent eux-mêmes. Là où il n'est pas tenu compte de cela, la vie de l'esprit est amenée à une situation indigne. Un exemple de ma pratique de conseil : une association pour favoriser les enfants en nourrice a sans cesse besoin de plus en plus d'argent public. On avait commencé en tant qu'initiative parentale, mais à présent on s'est de plus en plus considérés mandataires du Land d'*Oberösterreich*, auquel, en effet, il incombe de veiller à l'assistance aux enfants en nourrice. Pour

le Land, en retour, l'ajustage stratégique dans ce domaine resta longtemps non clair. L'association sombra de plus en plus dans une simple position d'attente vis-à-vis du Land. Jusqu'à ce que l'on reconnaisse l'indignité de cette situation : on ne s'était pas proposés de travailler pour des enfants en nourrice, en tant qu'auxiliaire de réalisation, mais de par sa propre impulsion. Un libre porteur ne peut justement pas être un mandataire, mais un partenaire contractant du Land.

Beaucoup d'entre nous ont des expériences concrètes, non seulement des facilités, mais de toute la manière d'un être humain et son rayonnement qui vivifie et nourrit le contexte social. Quelqu'un qui agit proprement, peut, le cas échéant, laisser derrière lui, non seulement une habitation sans poussière, mais aussi remplie d'une atmosphère lumineuse.

Par de telles expériences, on remarque que la libre vie de l'esprit ne s'impose pas, mais provoque des rencontres d'êtres dans le quotidien. Nous devons créer dans le social des formes qui permettent de telles sensibilités.

Sozialimpulse

Rundbrief Dreigliederung des Sozialen Organismus, n°4/2011

(Traduction Daniel Kmiecik)